

du lac George au milieu d'îles toutes petites, mais toutes plus belles pour ainsi dire les unes que les autres, proprement recouvertes près des hôtels de ces pelouses si belles, ombragées de grands arbres, cette promenade, dis-je, est un véritable enchantement. C'est quelque chose de la Suisse ; il ne manque au sommet des collines, quelquefois assez hautes pour s'appeler montagnes, qu'un peu de la neige éternelle qui couronne là-bas le front des Alpes.

On était en 1642. Le manque de tout dans la mission des Hurons poussa le Supérieur à faire une offre périlleuse ; il fallait descendre à Québec. Le Père Jogues au courant du danger n'hésita pas à se sacrifier, ne voulant pas perdre une si bonne occasion de témoigner son amour à Notre-Seigneur et de rendre un immense service à ses frères.

Tout alla bien jusqu'à Québec ; mais quand il fallut revenir, la petite flotille tomba aux mains des ennemis, et le missionnaire, pour ne pas abandonner ses néophytes, se livra de plein gré à ses bourreaux.

Relire les tortures effroyables que les prisonniers endurèrent, nous jette dans la stupeur ; on se demande s'il est vraiment possible à un homme de supporter tout cela sans tomber.

Si on se souvient que l'Église à peine née avait des martyrs dont la constance étonnait les païens se disant dans leur admiration : « Ce ne sont pas des hommes, mais des dieux » ; on comprend plus facilement que la force qui soutenait les apôtres n'était pas naturelle.

Ongles arrachés avec les dents, doigts broyés, cheveux et barbe arrachés, pieds brûlés, que sais-je encore, tout ce que la barbarie peut inventer d'odieux, d'épouvantable, le Père Jogues et son compagnon le souffrirent, et cela durant de longues journées pendant lesquelles, malgré tout, il fallait travailler comme une « bête de somme », c'est l'expression dont se sert le missionnaire.